


# GALERISTES 2020

# CATALOGUE
# GALERISTES
# 2020



La Galerie Ariane C-Y expose les œuvres de Guillaume Castel, Rosa Maria Unda Souki et William Wright.

## GALERISTES 2020

Malgré les nombreuses restrictions dues à la pandémie, Galeristes 2020 se maintient et permet ainsi aux collectionneurs et amateurs un contact direct avec les œuvres. Ce qui était une évidence devient un luxe cette année!

Pour sa troisième participation, la Galerie Ariane C-Y choisit un stand restreint, concentré sur les recherches les plus récentes de trois de ses artistes.

William Wright livre une série de vues nocturnes, Cette atmosphère plus sombre s'explique d'abord par sa routine de travail. Le peintre britannique peint et dessine souvent la nuit. Elle traduit aussi un état d'esprit lié à la pandémie. L'artiste s'attache à des vues familières : les arbres qu'il voyait enfant depuis sa fenêtre *Window (Branches)*, la vue depuis les lieux où il a vécu *Window (Mackenzie Road)*, *Window (Rooftops)*. Il revient aussi à l'atelier avec des œuvres qui prolongent la série des *Studio Pictures*, comme *Night Table* ou *Window (Still-Life)*. L'une d'elles attire particulièrement l'attention. Pour la première fois, William Wright peint la vue de Londres depuis son atelier. Il a levé le regard jusqu'à l'horizon, porté son attention sur la ville dans la nuit.

Rosa Maria Unda Souki quant à elle présente une série peinte pendant le confinement. L'artiste a vivement réagi à ce qu'elle perçoit très tôt comme une crise majeure. La peintre des intérieurs voit son sujet principal modifié à jamais. Notre « chez nous » n'est plus un cocon protecteur, mais une forteresse cruelle dans laquelle se retrancher. L'absence de liberté de mouvements et de contacts humains se lisent dans la violence de la série *Épitaphes*. Rosa Maria Unda Souki y met en scène un coquillage voué aux pires tortures. L'anaphore des titres prend fin avec la dernière huile sur marbre : *Implacablement*. Néanmoins, l'artiste insiste sur l'espoir né d'une telle situation. « *Tout est un cycle. Parfois on arrive à une chose par l'antagoniste d'une autre. Peut-être est-ce la mort pour retrouver la vie, peut-être est-ce la cruauté pour retrouver la tendresse, peut-être est-ce la distance pour ressignifier la proximité.* »



Guillaume Castel, *Fucus*, inox martelé et patiné, 27,5 x 26 x 20 cm, 2020.

Guillaume Castel enfin présente ses nouvelles œuvres, toutes inspirées d'algues puisées à l'océan. Une série de *Varech* prolongent celles présentées à Art Paris. Le sculpteur joue avec les échelles, les matériaux, les couleurs. Ce foisonnement évoque pour lui une marée déferlante et annonce sans doute un passage au monumental. L'artiste livre aussi une toute nouvelle sculpture, la première d'une nouvelle série : *Fucus*. Celle-ci frappe par la grâce de sa forme enroulée sur elle-même. C'est l'image des algues à flotteurs entremêlées qui apparaît. Une évocation réussie de ce rivage que Guillaume Castel affectionne tant.

Rosa Maria Unda Souki est lauréate des commissions Arts Visuels de la Cité internationale des arts.



# NIGHT PAINTINGS

## William Wright

William Wright livre une série de vues nocturnes. Leur atmosphère plus sombre s'explique par sa routine de travail : l'artiste britannique dessine et peint souvent la nuit. Comme à son habitude, il a peint chacune de ses œuvres sur plusieurs années. Le choix de les réunir ici dépasse donc le simple thème pictural. William Wright y exprime aussi son état d'esprit en ces temps de pandémie.

Depuis plusieurs années, la série des *Studio Pictures* nous invite à entrer dans la routine créative du peintre. Les objets de l'atelier y apparaissent dessinés, peints ou gravés. Quelques vues de l'atelier s'attardent sur des détails du quotidien : un vol d'oiseaux, un renard, des nuages. William Wright y saisit des instants fugitifs, plus que des vues urbaines. Il est comme frappé de myopie, concentré dans l'atelier.

Les acryliques présentées à Galeristes ouvrent la vue et dévoilent un paysage urbain. Elles s'étendent à des lieux plus intimes. La vue de *Window (Branches)* est celle de sa chambre dans la maison de sa mère. *Window (Mackenzie Road)* ou *Window (Rooftops)* donnent à voir Londres où l'artiste vit depuis ses études.

*Open Window with Tower Blocks (Night)* montre la vue depuis l'atelier et dépasse enfin le parking au pied de l'immeuble. Tandis que *Window (Still-Life)* et *Night Table* demeurent dans l'intimité de l'atelier.



William Wright, *Window (Branches)*, acrylique sur panneau, 30 x 22 cm, 2018 - 2020.

*"The night paintings are connected by a simple pictorial device, the view from a window.*

*The places depicted are real but exist for me either as a memory or through a simplified, distorted perspective.*

*The absence of colour heightens awareness of tone and surface. All unnecessary detail has been removed or buried.*

*I often work at night. Things tend to happen at a different pace without distractions.*

*Hopefully some of those unhurried, nocturnal meanderings have invested the work with a particular emotional atmosphere."*

William Wright, Londres, 2018



William Wright, *Night Table*, acrylique sur carton, 14,8 x 10,4 cm, 2009 - 2020.

*Night Paintings*, vue de la foire Galeristes, Galerie Ariane C-Y, octobre 2020.



# WINDOW (BRANCHES)

## William Wright

30 x 22 cm
Acrylique sur panneau

2018 - 2020

Quatre troncs d'arbres se détachent dans la nuit. Le cadrage est serré, bloqué par le bord de la fenêtre en partie basse et un mur de briques sur un des côtés.

Une certaine pudeur émane des œuvres de William Wright. Il nous laisse entrer dans l'atelier, nous permet d'entrevoir sa routine, décrit les objets de son quotidien ou des moments fugaces. Mais il est très rare que l'artiste puise un sujet directement dans son histoire personnelle.

Or c'est le cas de *Window (Branches)*. L'artiste y évoque la vue depuis sa chambre dans la maison de sa mère. Deux temps distincts se mêlent dans cette acrylique.

Celui de l'enfance, des souvenirs lointains, se confronte à celui de l'adulte. William Wright fixe ce sujet au moment de la mort de sa mère alors qu'il est de retour dans la maison familiale.

*Window (Branches)* se lit comme un hommage, le souvenir peint de sa vie d'enfant avec sa mère. Là-encore, la pudeur domine. Une mélancolie retenue explique le choix de la vue nocturne.

La palette sourde et restreinte, ainsi que la composition épurée densifient l'œuvre et concourent à faire de *Window (Branches)* une œuvre éminemment intime et forte de William Wright.



William Wright,
*Window (Branches)*, détail,
acrylique sur panneau,
30 x 22 cm, 2018 - 2020.



William Wright, *Window (Branches)*, acrylique sur panneau, 30 x 22 cm, 2018 - 2020.

# WINDOW (ROOFTOPS)

## William Wright

22 x 30 cm
Acrylique sur panneau

2018 - 2020



William Wright, *Window (Rooftops)*, acrylique sur panneau, 22 x 30 cm, 2018 - 2020.

De la fumée s'échappe de deux cheminées de briques. Le vent la pousse. Les toits de deux maisons apparaissent dans la nuit profonde. La vue est bloquée de part et d'autre : par le bord d'une fenêtre à gauche et un mur de briques à droite.

William Wright place ainsi le spectateur directement dans la maison d'en face. *Window (Rooftops)* évoque la vue que l'artiste avait depuis chez lui.

Comme à son habitude, l'artiste ne cherche pas à retranscrire l'architecture ou le paysage avec exactitude. Il retranscrit cette vue de mémoire après l'avoir si souvent observée. C'est le souvenir de cette vue qui est peint.

Seuls les toits dépassent et pourtant, il s'en dégage toutes les caractéristiques des maisons londoniennes.

William Wright peint souvent des toits comme la métonimie d'une ville toute entière. Il en saisit l'architecture dominante en quelques caractères forts. Un pastel de toits zingués au profil haussmanniens suffit à décrire Paris. Ici, c'est le tissu urbain fait de petites maisons individuelles en briques qui évoque Londres.

La vie est présente, la fumée des cheminées laisse imaginer une vie familiale dans chaque maison. Mais comme toujours chez William Wright, la poésie du quotidien ne se dévoile qu'à celui qui contemple.



William Wright, *Window (Rooftops)*, détail, acrylique sur panneau, 22 x 30 cm, 2018 - 2020.

# WINDOW (MACKENZIE ROAD)

## William Wright

30 x 22 cm
Acrylique sur panneau de plâtre

2019 - 2020

*Window (Mackenzie Road)* frappe par la sobriété de sa composition. Le bord de fenêtre forme un cadre axé à gauche et place le spectateur dans une pièce sombre. Le mur de briques de la maison dépasse en saillie, motif récurrent chez l'artiste.

À l'extérieur, le paysage urbain s'étage en strates : le parking devant la maison, la route de bitume, un mur en briques et l'amorce d'un tronc d'arbre.

William Wright peint ici sur panneau de plâtre. La surface irrégulière et veloutée donne à la touche une vibration au sein des vastes aplats géométriques. En résulte une image très sombre qui s'anime pourtant à mesure qu'on l'observe.

L'artiste sort de l'atelier pour livrer un sujet très personnel : la vue depuis l'une des maisons qu'il a habité. Comme à son habitude, il se contente de mentionner l'adresse, sans référence personnelle.

Le titre évoque les adresses égrénées dans ses toiles, ses dessins et gravures. Elles sont le plus souvent associées à l'atelier ou au lieu de vie d'un artiste : *87 Hackford Road* pour Van Gogh, *Quai Saint-Michel* pour Matisse, Boisgeloup pour Picasso, etc.

*Window (Mackenzie Road)* inscrit William Wright dans la continuité de ces grands maîtres, clin d'œil subtil à la grande Histoire de l'art.



William Wright, *Window (Mackenzie Road)*, détail, acrylique sur panneau de plâtre, 30 x 22 cm, 2019 - 2020.



William Wright, *Window (Mackenzie Road)*, acrylique sur panneau de plâtre, 30 x 22 cm, 2019 - 2020.

# WINDOW (STILL-LIFE)

## William Wright

22 x 30 cm
Acrylique sur panneau de plâtre

2019



William Wright, *Window (Still-Life)*, acrylique sur panneau de plâtre, 22 x 30 cm, 2019.

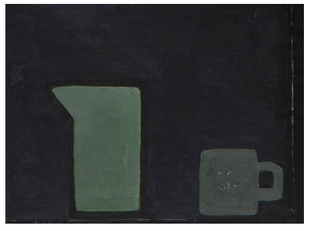
William Wright peint une vue nocturne de son atelier. Sur le rebord de la fenêtre, un bol, un broc, une tasse. Ces objets familiers apparaissaient déjà dans plusieurs versions de *Shelves*.

La composition rappelle les autres *Windows* diurnes de l'artiste. Les fenêtres de l'atelier se reconnaissent à leurs huisseries métalliques géométriques. Ce motif récurrent porte en lui la nostalgie d'un état révolu : les fenêtres ont été remplacées par des huisseries modernes. Leur présence dans la composition décale la temporalité. William Wright peint un souvenir ou même plutôt une atmosphère dans l'atelier et non pas ce qu'il voit.

Les nuages rappellent la toile *Window (Clouds)* qui date de 2016-2017. Dans la version nocturne, le ciel paraît opaque, d'un bleu profond.

*Window (Still-Life)* condense ainsi plusieurs sujets chers au peintre britannique. En résulte une image particulièrement représentative de son travail.

Le support utilisé, un panneau de plâtre, ajoute un velouté à la touche de l'acrylique mate. Des griffures en surface reprennent un effet souvent utilisé par le peintre pour ses huiles sur toile. La touche vibre et anime quelque peu une composition figée par la tranquillité. William Wright montre ainsi le caractère paisible de l'atelier, plongé dans le silence et le travail.



William Wright, *Window (Still-Life)*, détail, acrylique sur panneau de plâtre, 22 x 30 cm, 2019.

# NIGHT TABLE

## William Wright

14,8 x 10,4 cm
Acrylique sur carton

2009 - 2020

*Night Table* appartient à la série des *Postcards*, petites acryliques sur carton. L'œuvre peut aussi être rattachée à la série des *Studio Pictures*, ces vues d'atelier réelles ou fictives que William Wright peint, dessine et grave depuis des années.

La datation de l'acrylique frappe par le laps de temps qui sépare son début de sa fin. Onze années s'accumulent sur ce petit carton. William Wright travaille ainsi chacune de ses œuvres sur plusieurs années. Les couches accumulées en strates sont particulièrement visibles dans *Night Table*. La touche vibre d'une manière spectaculaire sur une si petite surface, surtout là où frappe la lumière de la lampe.

Ce motif était déjà présent dans *Sogni d'Oro*, puis dans *Tabletop with Lamp*, deux huiles sur toile. Il est réapparut pendant le confinement pour devenir le sujet central d'un dessin.

*Night Table* a aussi été peinte pendant la pandémie. Elle montre la vie de l'atelier ou bien de la maison du peintre où il était confiné. Trois crayons sont posés à côté d'une feuille ou d'un carnet. La pièce reste dans la pénombre, tandis que la lampe éclaire la feuille d'une lumière puissante.

William Wright livre ici une œuvre qui frappe par la simplicité de sa composition, servie avec brio par une touche vibrante et riche. Le spectateur s'invite à la table du dessinateur.



William Wright, *Night Table,* détail, acrylique sur carton, 14,8 x 10,4 cm, 2009 - 2020.



William Wright, *Night Table*, acrylique sur carton, 14,8 x 10,4 cm, 2009 - 2020.

# OPEN WINDOW WITH TOWER BLOCKS (NIGHT)

## William Wright

10,5 x 14,8 cm
Acrylique sur carton

2009 - 2020

Pour la première fois, William Wright peint la vue depuis son atelier. C'est à dire qu'il ne s'arrête pas au parking en bas de l'immeuble ou à celui de la grande surface toute proche. Il lève le regard et celui-ci ne bute sur aucun nuage, aucun oiseau. On aperçoit enfin la ville de Londres.

Une nuit de pleine lune rend possible la découverte. Les fenêtres des immeubles brillent dans la nuit.

Le spectateur est placé dans l'atelier. Le regard remarque le rebord de la fenêtre en bas et à droite de la composition. Les fenêtres de l'atelier se reconnaissent à leurs huisseries, motif récurrent chez l'artiste. Une s'ouvre sur la nuit.

*Open Window with Tower Blocks (Night)* marque ainsi deux spécificités. William Wright situe son atelier au cœur de la ville de Londres, chose rare. Il ouvre en outre l'espace clos de l'atelier, laissant entrer les bruits extérieurs.

Cette petite acrylique sur carton appartient à la série des *Postcards* et des *Studio Pictures*. Comme *Night Table*, elle a été peinte sur onze années.

Cette nuit paisible évoque un aspect particulier du travail de l'artiste : celui-ci peint souvent de nuit. L'atmosphère qui s'en dégage développe encore le silence et le calme décrits par l'artiste tout au long de sa série des *Studio Pictures*.



William Wright, *Open Window with Tower Blocks (Night)*, détail, acrylique sur carton, 10,5 x 14,8 cm, 2009 - 2020.



William Wright, *Open Window with Tower Blocks (Night)*, acrylique sur carton, 10,5 x 14,8 cm, 2009 - 2020.

# ÉPITAPHES

## Rosa Maria Unda Souki

*« I - do not believe - the conditions - that produces - a situation - that demanded - a song like that. »*

**Nina Simone dans son interprétation de la chanson *Feelings* au Festival de Jazz de Montreux en 1976.**

*« Épitaphes »* est une série qui parle d'une rupture, d'une fracture, d'un changement irréversible. Le monde a basculé depuis le début de l'année 2020 avec l'actuelle crise sanitaire liée au Covid-19. On n'a pas encore le recul du temps pour comprendre l'impact sociologique, psychologique et social du confinement auquel plusieurs pays se sont soumis.

L'isolation forcée dans laquelle des millions de personnes dans le monde se sont retrouvées, m'a amenée à me poser des questions fondamentales. Une chose : le choix paisible et réconfortant de rester chez soi ; une autre bien différente : être obligé de rester chez soi. Le lieu considéré jusqu'à présent comme étant un nid, un endroit d'accueil de soi-même et des autres, ne devient-il pas aussi une forteresse cruelle de restriction, une protection qui nous emprisonne ?

On s'est réveillé et soudainement ce qui semblait impossible est devenu une réalité cauchemardesque. Cette série a été créée pendant les premières semaines de confinement, dans un moment de profonde incertitude et d'angoisse face à l'avenir, de distanciation physique et sociale et d'interruption des rapports affectifs et des contacts présentiels avec les gens, mais aussi avec la matérialité des œuvres d'art.

Dans ce contexte effrayant, une question cruciale se pose : quel est l'essentiel ? Quel est l'essentiel en tant qu'être humain et artiste ? Quel est l'essentiel quand toutes les structures et repères semblent s'effondrer dans un futur inconnu. Je me pose cette question, moi qui suis migrante, qui suis habituée à devoir refondre mes repères et mes structures à chaque déménagement, qui suis habituée à retenir dans ma mémoire les lieux qui m'ont accueillie, qui ai vu s'écrouler deux pays derrière moi – d'abord le Venezuela et ensuite le Brésil – et qui regarde avec perplexité et crainte l'écroulement du monde tel qu'on l'a connu jusqu'à présent. Comment continuer à refaire et rêver mes « chez moi » et les « chez eux ».

Quel est l'essentiel dans un rappel brutal et mondial de notre vulnérabilité ? Quel est l'essentiel quand soudain tout pourrait facilement perdre son sens ?
Quel est l'essentiel dans la contradiction et l'absurdité de notre devoir d'interdiction du contact humain pour la préservation de l'humanité ? Le contact humain qui est le pont principal de l'empathie, de l'affection, de la survivance à tout niveau. Le contact humain qui est finalement au coeur de l'art quelque soit le discours, le sujet, la recherche, ou le terrain et la plate-forme.

Un sujet d'affection personnelle et symbolique de l'intimité est l'objet de ces portraits peints sur des plaques de marbre, tels ceux que l'on trouve sur les tombeaux.

Tout est un cycle. Parfois on arrive à une chose par l'antagoniste d'une autre. Peut-être est-ce la mort pour retrouver la vie, peut-être est-ce la cruauté pour retrouver la tendresse, peut-être est-ce la distance pour ressignifier la proximité.

**Rosa Maria Unda Souki**

La série *Épitaphes* a été peinte au début du confinement à Paris.
Ci-dessous :
Rosa Maria unda Souki, *Épitaphes,*
huiles sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.

*Sans pitié - Sans lendemain*
*Sans retour - Sans remords*
*Sans raison - Implacablement*


















# SANS PITIÉ

## Rosa Maria Unda Souki

20 x 30 cm
Huile sur marbre

2020

La série *Épitaphes* met en scène un coquillage de forme spiralée. Sa portée symbolique est évidente chez l'artiste. On le trouvait déjà présent sur chacune des huiles de la série *Une histoire en cinq actes*.

Le caractère intime de cette référence ne permet pas de la circonscrire à une explication univoque.

Néanmoins, la violence subie par ce coquillage apparaît comme le centre de l'action dramatique de la série.

*Sans pitié* montre un long clou transperçant le coquillage jusqu'à son centre. La violence du coup porté est telle que le marbre se fissure sous l'impact.

La coquille semble vide, le coup n'aurait donc pas visé l'animal censé l'habiter. Les nombreuses gouttes de sang rubis projettées tout autour suggèrent cependant une blessure cachée aux regards.

La grâce toute féminine du phylactère violet contraste vivement avec la violence du sujet qu'il entoure. Comme sur une peinture médiévale, il est chargé d'un texte, en français, titre de l'œuvre.

Rosa Maria Unda Souki écrit depuis son adolescence. Elle a remporté un concours de poésie au Vénézuéla. Elle écrit actuellement un roman graphique. Son choix des mots ici accentue encore la violence de cette coquille transpercée.



Rosa Maria Unda Souki, *Sans pitié,* détail, huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.




Rosa Maria Unda Souki, *Sans pitié,* huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.

# SANS LENDEMAIN

## Rosa Maria Unda Souki

20 x 30 cm
Huile sur marbre

2020

La série *Épitaphes* met en scène un coquillage de forme spiralée. Sa portée symbolique est évidente chez l'artiste. On le trouvait déjà présent sur chacune des huiles de la série *Une histoire en cinq actes*.

Le caractère intime de cette référence ne permet pas de la circonscrire à une explication univoque.

Néanmoins, la violence subie par ce coquillage apparaît comme le centre de l'action dramatique de la série.

Après avoir été transpercé, le coquillage est enterré. Sa coquille affleure sous la terre meuble jetée sur lui. Seule l'ouverture demeure dégagée, encore en lien avec la surface.

Le titre de l'œuvre contre-dit ce maigre espoir. Malgré un contact encore possible, la situation est qualifié de *Sans lendemain*.

Rosa Maria Unda Souki se refuse à donner une explication trop simpliste de cette série. On peut tout de même se risquer à l'interprétation et y voir la perte de repères temporels subie pendant le confinement. La situation se prolongeait, sans que l'on n'en connaisse la date de fin. Une situation *Sans lendemain*, définitive.

Le coquillage, écho du « chez soi », se retrouve ainsi coupé du monde, replié, à l'abri des autres, mais condamné aussi à l'immobilisme morbide.



Rosa Maria Unda Souki, *Sans lendemain,* détail, huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.




Rosa Maria Unda Souki, *Sans lendemain,* huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.

# SANS RETOUR

## Rosa Maria Unda Souki

20 x 30 cm
Huile sur marbre

2020

La série *Épitaphes* met en scène un coquillage de forme spiralée. Sa portée symbolique est évidente chez l'artiste. On le trouvait déjà présent sur chacune des huiles de la série *Une histoire en cinq actes*.

Le caractère intime de cette référence ne permet pas de la circonscrire à une explication univoque.

Néanmoins, la violence subie par ce coquillage apparaît comme le centre de l'action dramatique de la série.

Après avoir été enterré, le coquillage est cette fois-ci comme jeté à l'eau, perdu à jamais. *Sans retour* traduit cette perte, cette noyade paradoxale pour un coquillage.

De nouveau, chacun saisit le caractère dramatique de l'image. Il ne s'agit pas d'un coquillage dans son milieu naturel, mais bien d'une coquille immergée, coulant à pic.

La spirale amorcée par le phylactère renforce le mouvement subtil visible à la surface de l'eau. Vertige aquatique. Perte irrémédiable, *Sans retour*.

*Sans retour* illustre le désespoir et le caractère définitif de la cassure née du confinement. L'œuvre évoque aussi une forme de lâcher-prise, de renoncement.

Rosa Maria Unda Souki a vécu violemment la perte de contact humain pendant le confinement.



Rosa Maria Unda Souki, *Sans retour,* détail, huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.




Rosa Maria Unda Souki, *Sans retour,* huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.

# SANS REMORDS

## Rosa Maria Unda Souki

20 x 30 cm
Huile sur marbre

2020

La série *Épitaphes* met en scène un coquillage de forme spiralée. Sa portée symbolique est évidente chez l'artiste. On le trouvait déjà présent sur chacune des huiles de la série *Une histoire en cinq actes*.

Le caractère intime de cette référence ne permet pas de la circonscrire à une explication univoque.

Néanmoins, la violence subie par ce coquillage apparaît comme le centre de l'action dramatique de la série.

*Sans remords* le montre envahit de tous côtés par des fourmis. Les insectes s'engouffrent par l'ouverture de la coquille. Chaque fourmi suit une même direction : l'intérieur.

Ce repli généralisé traduit de manière évidente celui du confinement. L'obligation de rester chez soi, d'y rentrer, de s'y terrer a fortement marqué l'artiste.

Rosa Maria Unda Souki a fait des intérieurs son sujet de prédilection. Elle y met en scène de nombreux objets, reliquats d'une présence, mais jamais la personne elle-même.

Soudainement, l'intérieur se trouvait saturé de présence. Ce n'était plus l'espace que l'on traverse pour y laisser notre marque, mais l'espace circonscrit de notre enfermement. Rosa Maria Unda Souki évoque ainsi de manière symbolique et détachée cette fracture fondamentale.



Rosa Maria Unda Souki, *Sans remords,* détail, huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.




Rosa Maria Unda Souki, *Sans remords,* huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.

# SANS RAISON

## Rosa Maria Unda Souki

20 x 30 cm
Huile sur marbre

2020

La série *Épitaphes* met en scène un coquillage de forme spiralée. Sa portée symbolique est évidente chez l'artiste. On le trouvait déjà présent sur chacune des huiles de la série *Une histoire en cinq actes*.

Le caractère intime de cette référence ne permet pas de la circonscrire à une explication univoque.

Néanmoins, la violence subie par ce coquillage apparaît comme le centre de l'action dramatique de la série.

Rosa Maria Unda Souki choisit le français pour titrer sa série *Épitaphes*. L'artiste écrit depuis son adolescence et joue avec les mots comme avec ses couleurs.

Elle explique comment chaque série s'apparente à une histoire qu'elle raconte, un récit en plusieurs chapitres, avec un début et une fin.

Or ici, les titres des premières œuvres nous plongent dans une anaphore implacable.

*Sans pitié*, *Sans lendemain*, *Sans retour*, *Sans remords* nous mènent petit à petit à *Sans raison*. Rosa Maria Unda Souki considère la mouche comme l'animal de la folie. Elle vole et le bruit de ses ailes rend fou.

Cette fois-ci, le coquillage est retourné, rendant l'ouverture inaccessible. L'insecte s'est posé sur la coquille. Même le phylactère se noue. L'enfermement est complet.



Rosa Maria Unda Souki, *Sans raison,* détail, huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.




Rosa Maria Unda Souki, *Sans raison,* huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.

# IMPLACABLEMENT

## Rosa Maria Unda Souki

20 x 30 cm
Huile sur marbre

2020

La série *Épitaphes* met en scène un coquillage de forme spiralée. Sa portée symbolique est évidente chez l'artiste. On le trouvait déjà présent sur chacune des huiles de la série *Une histoire en cinq actes*.

Le caractère intime de cette référence ne permet pas de la circonscrire à une explication univoque.

Néanmoins, la violence subie par ce coquillage apparaît comme le centre de l'action dramatique de la série.

Tour à tour cloué, enterré, coulé, envahit, harcelé, brisé enfin, le coquillage se voit infliger toutes les tortures jusqu'à la destruction pure et simple. *Implacablement*.

Rosa Maria Unda Souki choisit le marbre comme support à sa série *Épitaphes*, six pierres tombales historiées nées du confinement.

Ci-gît notre rapport à un « chez soi », L'artiste des intérieurs y voit son sujet d'étude et de passion modifié à jamais.

La violence terrible portée par la série traduit une peur panique. *Implacablement*. Un fatalisme résigné imprègne la série.

Pourtant Rosa Maria Unda Souki écrit sur l'espoir porté par une telle crise. La série des *Épitaphes* a servi de catharsis. La violence du confinement lui fait espérer un renouveau des rapports humains : après l'éloignement, la proximité.



Rosa Maria Unda Souki, *Implacablement,* détail, huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.




Rosa Maria Unda Souki, *Implacablement,* huile sur marbre, 20 x 30 cm, 2020.

# D'AIR ET D'EAU

## Guillaume Castel

L'École et espace d'art contemporain Camille Lambert consacre une exposition à Guillaume Castel en 2020 à Juvisy. L'artiste y présente pour la toute première fois sa nouvelle série *Fil* déclinée en versions monumentales ou plus petites. Le sculpteur revient sur le rivage, après avoir livré de nombreuses séries liées à la flore marine. *Fil* évoque ainsi des algues en train de sécher.

Mais Guillaume Castel n'en a pas fini avec la mer. Aussitôt le confinement levé, il y replonge et c'est tout naturellement que naissent de nouvelles sculptures inspirées d'algues.

Pour Galeristes, Guillaume Castel imagine de nouvelles œuvres. La plupart appartiennent à la série des *Varech*. En inox, en laiton ou en cuivre, celles-ci développent une forme organique qui ondule au gré des vagues. L'artiste explore aussi un nouvel aspect tout en nuances : à la face martelée s'oppose désormais celle où la couleur n'apparaît que par touches.

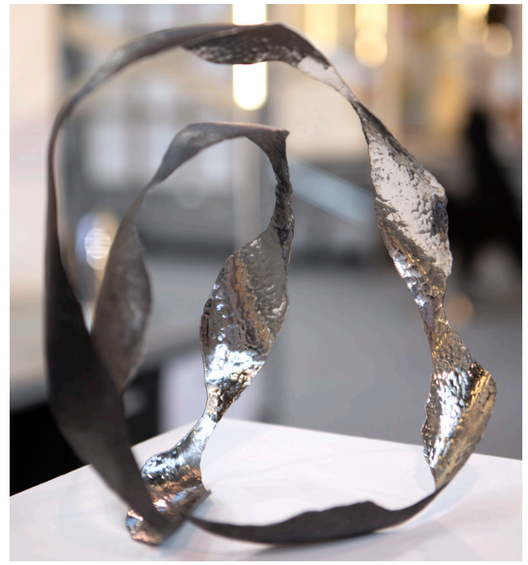
Enfin Guillaume Castel livre pour Galeristes sa nouvelle sculpture : *Fucus*. Là-encore inspirée par les algues, spécialement celles à flotteurs, *Fucus* frappe par la grâce de sa forme enroulée sur elle-même.

« ***Lumières***
*Elle est sur et dans les œuvres. La lumière naturelle varie quand elle traverse l'air ou qu'elle rentre dans l'eau. La lumière est ainsi qualifiée par la matière qu'elle touche, qu'elle traverse ou sur laquelle elle se reflète. Pour Guillaume Castel, c'est la matière qui qualifie la lumière, pas le contraire.*

[...]

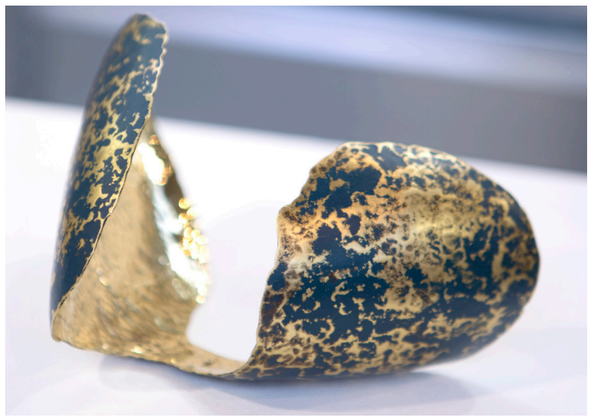
***Séries***
*Il procède ainsi, il décline ses pièces par séries. Est-ce pour ne jamais réduire une première intuition, s'assurer d'en explorer les marges ? Il constitue des familles aux mariages métisses, des généalogies improbables, invente des cousins. Mais chaque être est unique.*»

Erwan Le Bourdonnec
Février 2020
in *D'air et d'eau, Guillaume Castel*
Catalogue édité par l'Établissement public territorial Grand-Orly Seine Bièvre, 2020.



Guillaume Castel, *Fucus,* inox martelé et patiné, 27,5 x 26 x 20 cm, 2020.

Ci-dessous :
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, Guillaume Castel, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.



Guillaume Castel, *Varech,* laiton martelé, laqué et patiné, 9,9 x 16 x 13 cm, 2020.



# VARECH

## Guillaume Castel

Dimensions variables
Cuivre / Laiton/ Inox

2018 et 2020

Guillaume Castel crée *Varech* pour l'exposition *Ex Natura* en 2018. Comme *Dulse*, il s'agit alors de l'unique exemplaire d'une nouvelle série.

Algue comestible ou utilisée comme engrais, le varech appartient à l'univers breton de l'artiste. Il se ramasse sur les plages. Avec *Nori* et *Dulse*, *Varech* reprend le motif de l'algue ondulante.

L'œuvre n'« a pas de sens » selon l'artiste lui-même. Elle se pose et se lit de diverses manières. Les angles de vue possibles se multiplient et donnent à la sculpture un mouvement organique. Comme pour *Samare*, Guillaume Castel enclot la vie et son mouvement dans le métal inerte et figé.

L'artiste martelle la feuille de laiton, d'inox ou de cuivre découpée à la main. Il en patine l'extérieur. Le noir profond contraste avec la préciosité du métal. Un jeu de lumière anime la surface intérieure de l'oeuvre à la fois cachée et subtilement révélée.

Guillaume Castel ajoute ainsi un nouveau spécimen à son herbier de métal et de bois. Il cite son pays natal à la frontière entre la terre et la mer, posé en équilibre au creux de la baie de Morlaix.

Pour Galeristes, l'artiste livre de nombreuses *Varech*, toutes uniques. Un nouvel aspect sur la face extérieure fait son apparition : la couleur semble martelée elle-aussi.



Guillaume Castel, *Varech,* laiton martelé et patiné, 10 x 14 x 8 cm, 2018.



Guillaume Castel, *Varech,* laiton martelé et patiné, 43 x 25 x 20 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech,* laiton martelé et patiné, 19,6 x 14,5 x 19 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech,* cuivre martelé et patiné, 14,2 x 14,5 x 18 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech,* inox laqué, martelé et patiné, 12,1 x 15 x 12 cm, 2020.



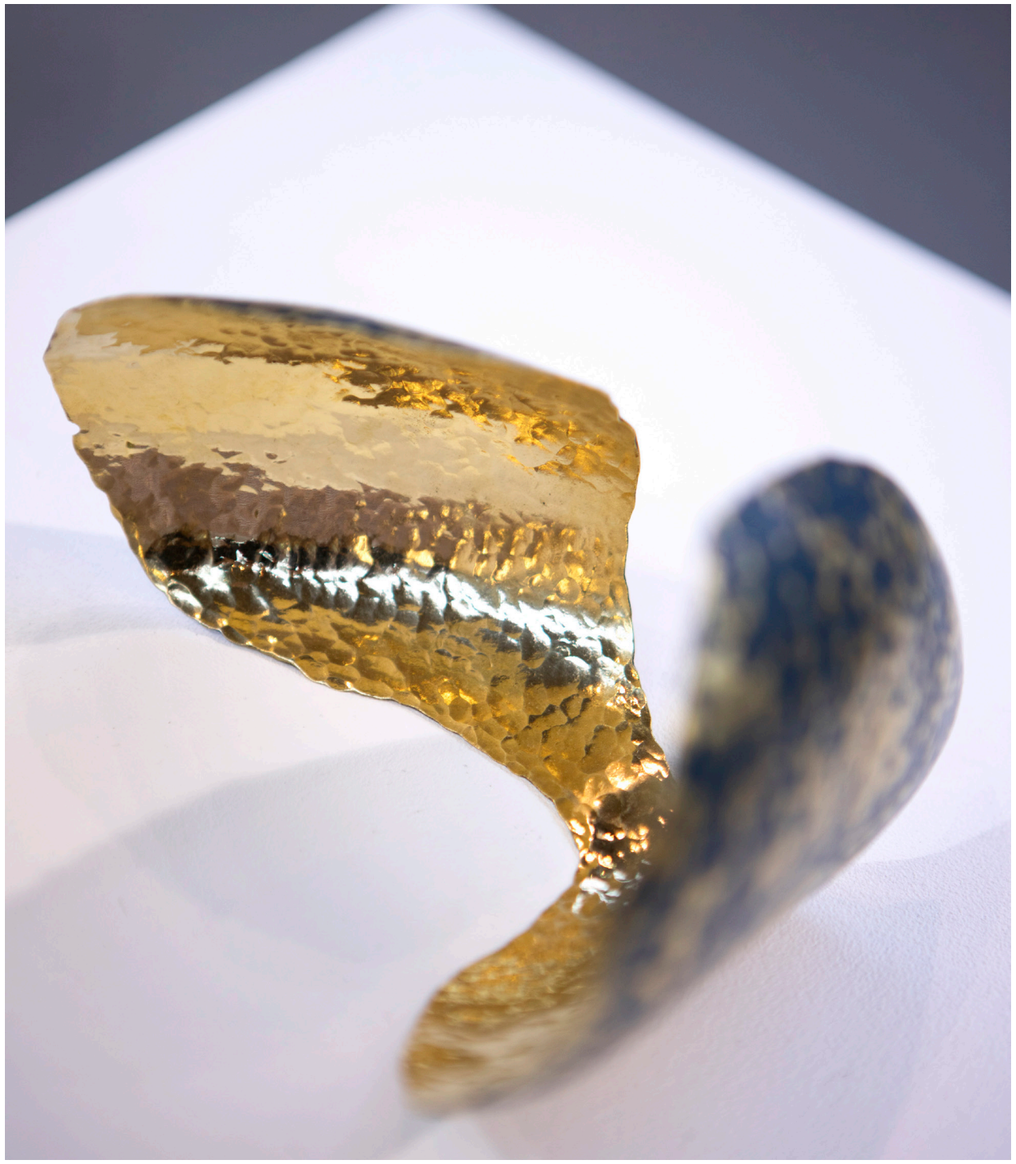
Guillaume Castel, *Varech,* laiton martelé et patiné, 16,7 x 20,3 x 16 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech,* laiton martelé et patiné, 8,3 x 17,6 x 13,5 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech,* laiton martelé et patiné, 11 x 11 x 10,2 cm, 2020.



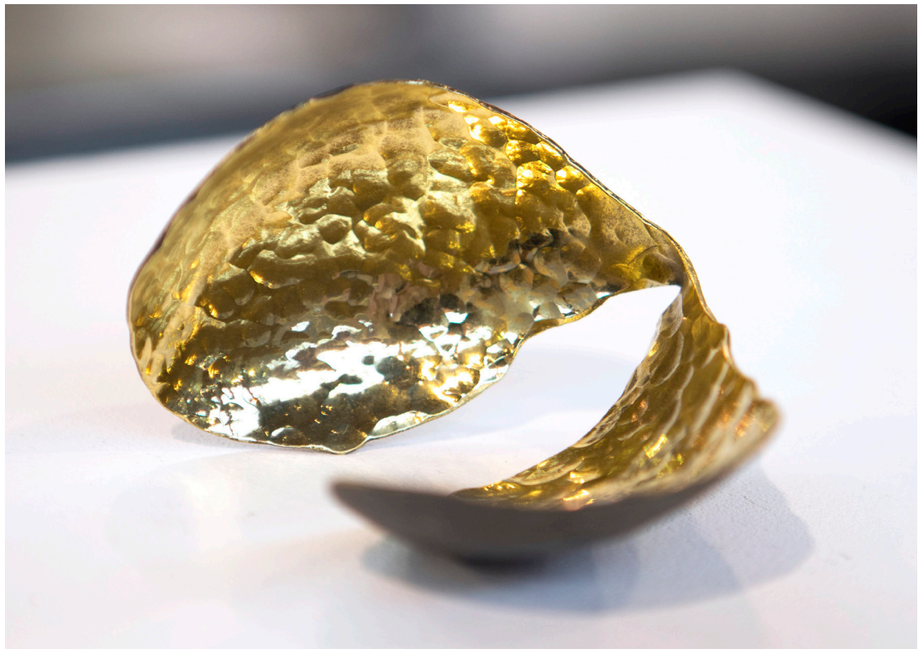
Guillaume Castel, *Varech,* laiton martelé, laqué et patiné, 9,9 x 16 x 13 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech,* inox martelé, laqué et patiné, 9,2 x 9,7 x 8,7 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Varech,* laiton laqué, martelé et patiné, 8,3 x 10,5 x 7,2 cm, 2020.





Guillaume Castel, *Varech,* laiton martelé et patiné, 5,7 x 9,3 x 7,8 cm / 6,3 x 6,2 x 5,2 cm, 2020.

# FUCUS

## Guillaume Castel

27,5 x 26 x 20 cm
Inox martelé et patiné

2020

Guillaume Castel avance par séries. Une forme naît dans l'atelier, se fixe et devient un champs de recherche en soi. Chaque série donne lieu à de nombreux exemplaires uniques. Les échelles varient du minuscule au monumental, dans une croissance organique.

Pour Galeristes, l'artiste évoque « *une grande marée d'algues* » montant jusqu'à Paris. Parmi elles, une nouvelle sculpture est présentée pour la première fois. *Fucus* tient son nom des algues brunes à vésicules ou flotteurs.

Pourtant Guillaume Castel ne cherche pas à reproduire « *ce que la nature fait très bien* ». L'artiste évoque la souplesse, le mouvement, l'ondulation de l'algue.

*Fucus* frappe par sa forme enroulée sur elle-même et sa grande souplesse. Le métal paraît mou, mué en une matière organique.

Guillaume Castel affectionne aussi le fait que l'œuvre puisse se poser selon différents angles. La lecture de la sculpture se modifie à chaque fois. Verticale, elle rappelle *Kloum*, œuvre antérieure évoquant un nuage. Horizontale, elle s'apparente à un monticule d'algues sur le rivage.

L'inox martelé en face intérieure capte la lumière et attire le regard vers le centre de l'œuvre. La face extérieure est peinte en noire, formant contraste et évoquant l'algue brune bretonne.



Guillaume Castel, *Fucus,* inox martelé et patiné, 27,5 x 26 x 20 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Fucus,* inox martelé et patiné, 27,5 x 26 x 20 cm, 2020.

# DULSE

## Guillaume Castel

Dimensions variables
Inox et laque / Inox et acier Corten / Inox
Acier Corten et laque / Laiton patiné

2018 et 2019

La première *Dulse* est présentée à l'exposition *Ex Natura*, en mai 2018 par la Galerie Ariane C-Y.

Comme le nori, la dulse est une algue comestible. Guillaume Castel ne vise pas une reproduction littérale de la plante. Il préfère une évocation poétique. L'artiste choisit tour à tour l'inox, le laiton, le cuivre ou encore l'acier. La surface polie en métal traduit l'aspect luisant d'une algue. Sa profusion et ses ondulations se lisent dans le martelage des faces extérieures. Les faces intérieures sont laquées de bleu-vert, glãz, référence aquatique évidente et signature chromatique de l'artiste. De rares exemplaires existent en laiton et acier Corten ou inox et acier Corten, lisses ou martelés (vendues).

La structure générale reprend les caractéristiques des œuvres de Guillaume Castel. *Dulse* repose à l'équilibre sur ses arêtes. Le caractère autoportant permet des versions monumentales sans socle, posées dans le paysage.

Guillaume Castel souligne l'aspect ludique de cette série. Elle résulte d'un jeu d'assemblage de formes organiques explorées depuis plusieurs années. Elle vient aussi prolonger la série des algues initiée par les *Nori*.

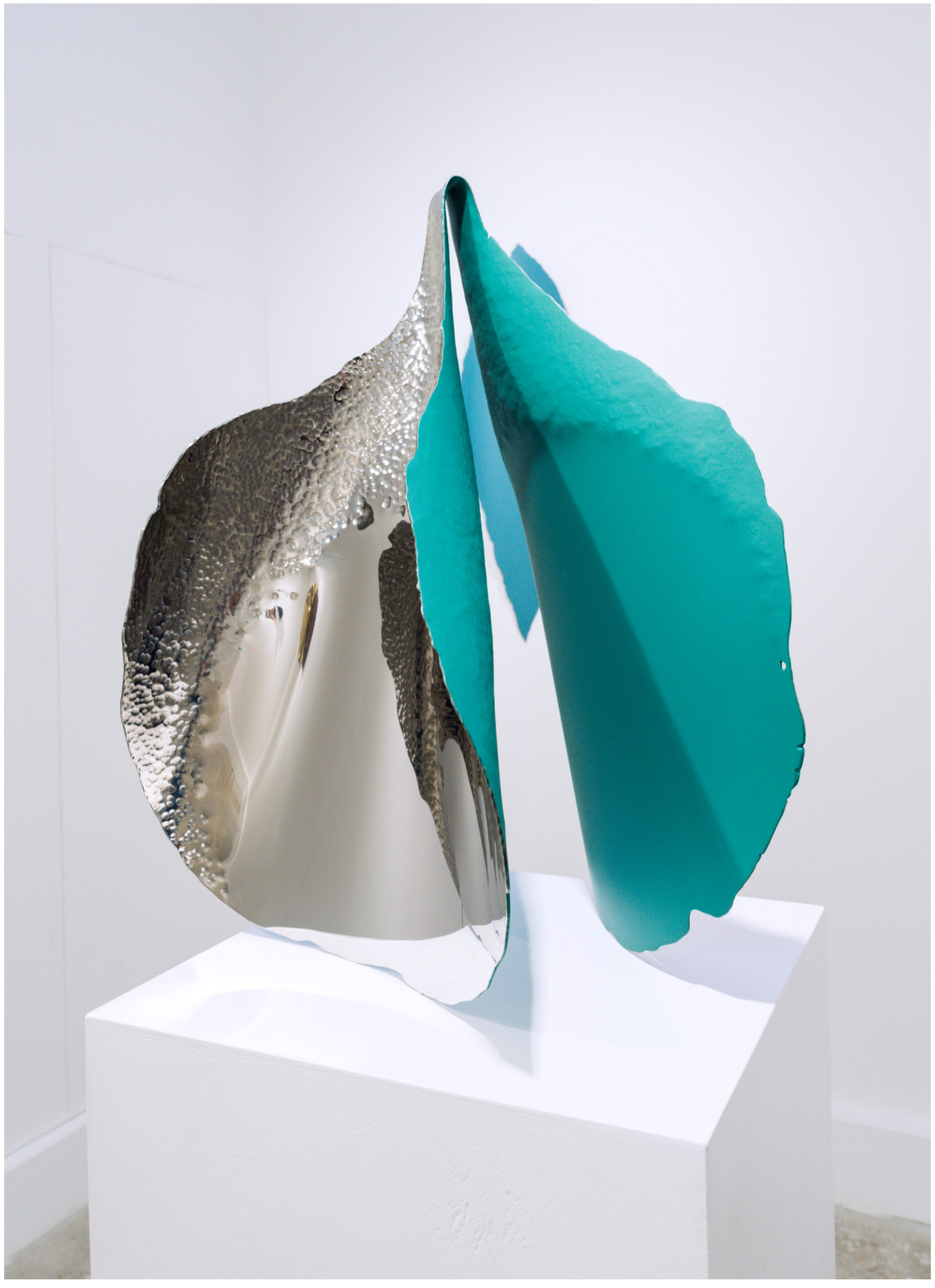
*Dulse* s'impose déjà comme une série majeure. L'artiste réalise des versions monumentales en 2019 pour des commandes publiques. C'est avec une *Dulse* que naît le nouvel effet de couleur : comme déposée par la mer dans les creux de la sculpture.



Guillaume Castel, *Dulse,* laiton martelé et patiné, 12 x 10,7 x 9 cm, 2019.



Guillaume Castel, *Dulse,* inox laqué, martelé et patiné, 22,3 x 23,5 x 18,5 cm, 2019 - 2020.



Guillaume Castel, *Dulse,* inox martelé et laque, 49 x 45 x 31 cm, 2018.
Galerie Ariane C-Y, vue de l'exposition *Glaze - Glãz*, mai 2019.



Guillaume Castel, *Dulse,* acier Corten et laque, 25,5 x 24 x 21 cm, 2019.

# FIL

## Guillaume Castel

Dimensions variables
Acier lacqué et acier zingé / Acier laqué, inox, laiton, cuivre

2020

Depuis *Nori*, Guillaume Castel explore le monde végétal sous-marin. L'artiste plonge régulièrement dans l'océan et traduit sa fascination pour les reflets de la lumière solaire à la surface des algues. La série *Laminaria* introduit déjà une idée de pesanteur.

La nouvelle série *Fil* dérive nettement du même jeu avec le métal. Les algues sèchent au soleil, vision à la fois commune et ancestrale sur le littoral.

Le sculpteur dispose ainsi des formes métalliques de tailles variées sur un axe horizontal.

Par ailleurs, la série *Fil* partage avec les *Bribes* un certain minimalisme organique. Les contours irréguliers s'associent à une symétrie imparfaite.

L'artiste joue sur les surfaces métalliques, notamment l'acier zingué, qu'il oppose à des couleurs vives, prélevées à la nature. C'est en les juxtaposant qu'il obtient les contrastes qui signent habituellement ses sculptures.

Pour la première fois, il joue avec une multitude de couleurs et d'aspects. C'est le cas de la grande version murale, ainsi que des cinq petites.

La plus grande version de *Fil* est vendue, mais il existe une autre version monumentale en acier zingué toujours disponible.

De nouvelles *Fil* sur socle sont présentées à Galeristes. Chaque exemplaire est unique et numéroté.



Guillaume Castel, *Fil,* vendue,
acier laqué et acier zingué,
600 x 70 x 14 cm, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*,
École et espace d'art contemporain
Camille Lambert, Juvisy, 2020.



Guillaume Castel, *Fil*, inox, inox et laque, cuivre, laiton, 37,8 x 31,9 x 3,6 cm, 2020.
Chaque *Fil* est unique et numéroté (celle-ci est vendue). Vue de la foire Art Paris, septembre 2020.



Guillaume Castel, *Fil,* acier laqué, inox, laiton, cuivre, 10 x 100 x 8 cm / chaque, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.



Guillaume Castel, *Fil,* acier lacqué et acier zingué, détail, 255 x 98 x 14 cm, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.

# BALADES MARINES

## Guillaume Castel

25,5 x 20,2 cm (environ) / 77 x 57 cm (environ)
Papier gaufré / Encre sur papier gaufré / Encre sur papier

2019

Guillaume Castel imagine ses premières œuvres sur papier pour l'exposition *Glãz*.

L'artiste sculpte d'abord la forme. La plaque de métal est ensuite embossée sur le papier. Les dépressions ainsi créées dessinent dans la pulpe un univers d'ombres et de lumière.

Guillaume Castel imprime ses sculptures sur papier. Il conserve son répertoire organique par citation directe (*Nori I* et *Nori II*) ou à travers de nouvelles formes (*Balades marines I* et *II*). La lumière demeure l'élément mouvant et central dans ses œuvres graphiques. Comme pour ses sculptures, c'est elle qui révèle les détails incisés dans le métal.

L'artiste préside à toutes les étapes. Il choisit d'encrer certains des papiers. Les couleurs vibrent : l'encrage subtil permet de très légères variations au sein de chaque forme embossée. La couleur est unique, posée au doigt sur la matrice.

Le titre *Balade marine* évoque le rapport intime de l'artiste à la mer, à la plage. Celle de son pays natal en Baie de Morlaix.

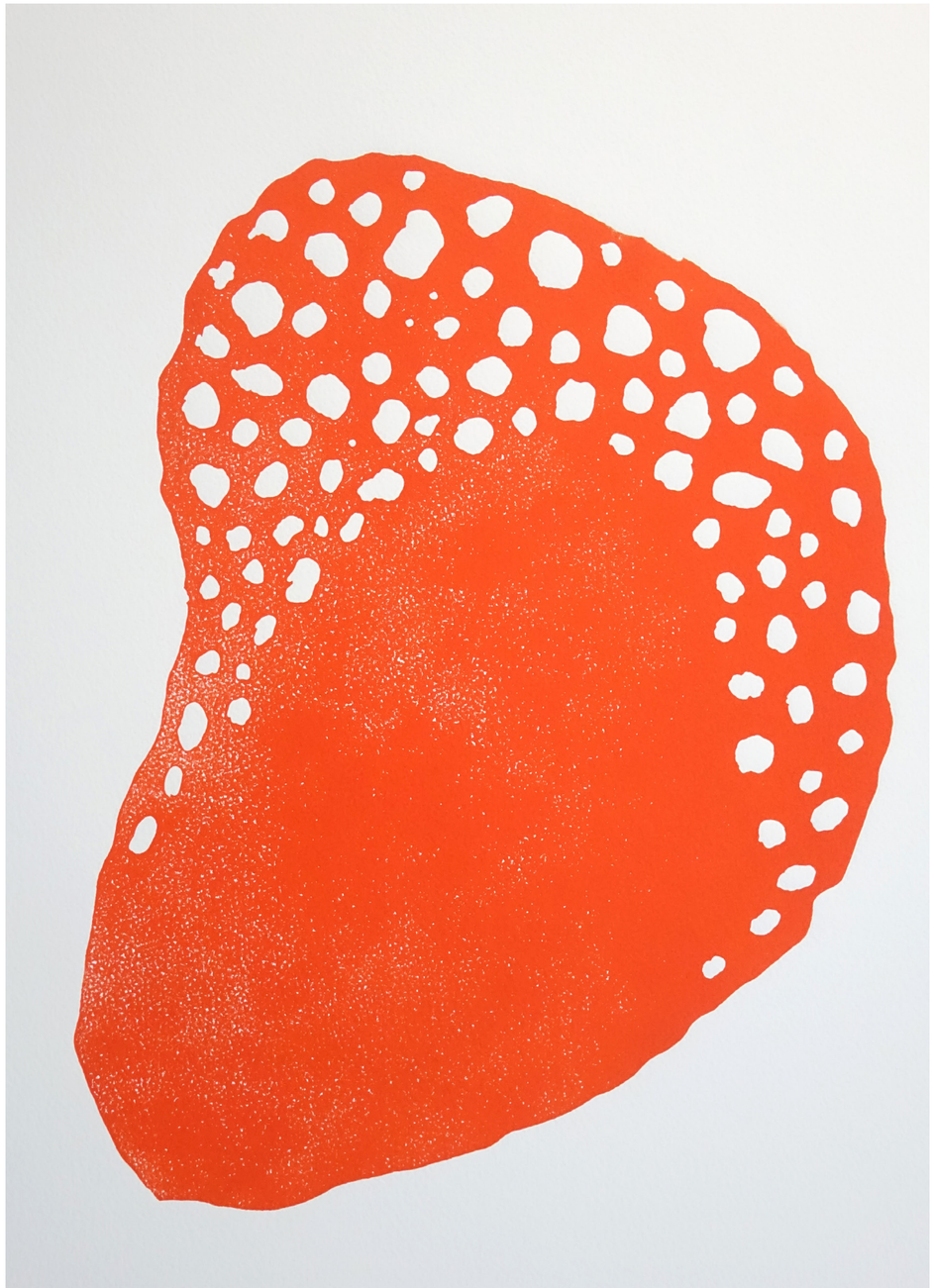
Il existe quatre modèles d'œuvres graphiques. Deux *Nori* et deux *Balades marines*. En version encrée ou non.

À ces premiers papiers s'ajoutent les nouvelles séries plus grandes, gaufrées ou non. Il existe trois nouveaux motifs en grand format.



Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.

Les œuvres graphiques de Guillaume Castel sont numérotées sur 5. Mais chacune est unique compte tenu de l'emplacement exact du motif et de l'encrage manuel.



Guillaume Castel, *Balade marine,* détail, encre sur papier, 77 x 57 cm, 2020.



Guillaume Castel, *Balade marine,* encre sur papier, 77 x 57 cm, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.



Guillaume Castel, *Balade marine,* encre sur papier, 77 x 57 cm, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.



Guillaume Castel, *Balade marine* (vendue), encre sur papier, 77 x 57 cm, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.



Guillaume Castel, *Balade marine,* papier gaufré, 77 x 57 cm, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.



Guillaume Castel, *Balade marine,* papier gaufré, 77 x 57 cm, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.



Guillaume Castel, *Balade marine,* papier gaufré, 77 x 57 cm, 2020.
Vue de l'exposition *D'air et d'eau*, École et espace d'art contemporain Camille Lambert, Juvisy, 2020.

Retrouvez les actualités et les œuvres des artistes sur le site de la galerie :

www.arianecy.com

Suivez-nous sur les réseaux sociaux :

Ce catalogue a été conçu et réalisé par la Galerie Ariane C-Y.
Tous droits réservés à la Galerie Ariane C-Y.
© Textes et conception graphique : Ariane C-Y.

Crédits photos :
- Galerie Ariane C-Y et artistes
- Clara Ferrand
- Pierre Mouton
- Laurent Ardhuin, avec l'aimable autorisation de l'EEAC Camille Lambert, Juvisy.